L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 13 JUILLET 1891. — 64ème Année

Dufour & Donnet, Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 13 JUILLET 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La caisse des retraites ouvrières en France.

On a distribué, le 25 juin, aux députés le projet de loi de MM. Constans et Rouvier concernant la création d'une Caisse nationale des retraites ouvrières.

Nous avons donné déjà les grandes lignes de ce projet; nous croyons, cependant, devoir y revenir, en raison de l'importance exceptionnelle de la réforme proposée.

Dans leur exposé des motifs, les ministres déclarent que l'état de l'opinion, les espérances qui agitent partout les classes laborieuses, l'impulsion de cette force des choses qui détermine les grandes évolutions de l'histoire rendent, de plus en plus évidente et impérieuse la nécessité d'opérer des réformes sociales. En France, l'attente de ses réformes est maintenant une préoccupation nationale. A chacune des élections générales, le pays fait entendre des vœux et exprime des revendications qui tracent aux pouvoirs publics un devoir clairement défini. La société démocratique française fait preuve d'une indifférence croissante à l'égard des spéculations de la politique pure, et se montre, par contre, d'autant plus soucieuse d'améliorer le sort des populations ouvrières, que, s'écartant, chaque jour davantage, des utopies révolutionnaires, elle impose au gouvernement l'obligation plus rigoureuse de garantir toujours la tranquillité publique et la liberté du travail. Le Parlement a déjà donné, dans une notable mesure, satisfaction à ce besoin, mais il reste à prendre de nombreuses et utiles initiatives. On ne saurait, d'ailleurs, oublier les engagements contractés envers la nation aux élections de 1889. Le nouveau projet de loi est destiné à assurer l'accomplissement de ces promesses relativement à un ordre d'intérêts auxquels se rattachent les prédilections les plus vives des travailleurs.

Jusqu'à présent, les créations d'institutions de prévoyance n'ont eu qu'une portée limitée.

On en a une preuve dans la modicité du chiffre des pensions que peuvent allouer les sociétés de secours mutuels, et une autre preuve dans le nombre si restreint des clients, qui, sans le concours d'aucun patron, font des versements à la Caisse nationale des retraites. En quarante ans, cette caisse n'a enregistré que 800,000 déposants sur 9,600,000 ouvriers représentant, en France, l'effectif du salariat. Encore ces 800,000 déposants ont-ils été, pour une grande part, amenés à la Caisse par des chefs d'entreprises, des compagnies industrielles ou des sociétés de secours mutuels. Le nombre des adhésions spontanées a été presque nul.

Ce fait tient à ce que les sentiments de prévoyance ne sont pas encore assez répandus, mais, surtout, à ce que la généralité des travailleurs doute que l'accumulation de ses modestes épargnes puisse devenir vraiment productive. Faut-il s'étonner que le goût de l'épargne n'ait pas trouvé le stimulant indispensable dans l'attrait de pensions dont la moyenne est de 8 francs par mois?

Il importe donc de venir en aide aux travailleurs, non seulement en excitant en eux la préoccupation de leur avenir, mais en leur fournissant les moyens de rendre leur bonne volonté réellement efficace.

Si l'Etat prétendait se substituer complètement à eux, le but qu'on se propose ne serait pas atteint: au lieu d'avoir stimulé les initiatives privées, on n'aurait fait que les rendre encore plus languissantes; au lieu de favoriser l'émancipation de la démocratie, on aurait engourdi davantage les énergies individuelles. Pour être vraiment fécond au point de vue social, la prévoyance doit être libre, mais il faut que cette liberté trouve des points d'appui suffisants. Ils ont manqué jusqu'ici.

Le gouvernement croit qu'il convient, pour garantir aux travailleurs le repos du vieil âge, de faire appel à la collaboration des patrons et de l'Etat, en les faisant participer, dans certaines conditions, à l'entretien d'institutions qui recueilleront l'épargne ouvrière, afin de la capitaliser et de la faire servir à la répartition de pensions de retraites.

Les versements demandés aux ... seraient uniquement volontaires. Le régime des retraites ne serait nullement obligatoire. Le travailleur serait l'artisan de sa sécurité future. Il pourrait, en cas de force majeure, interrompre puis reprendre ses versements. Ce sont ses décisions qui, dans chaque circonstance, engageraient celles du patron et de l'Etat. Ceux-ci, de leur côté, ne seraient tenus de contribuer au service des pensions, que si les intéressés y contribuaient eux-mêmes. Bien loin de constituer une sorte de main-mise sur la liberté des citoyens et sur l'initiative privée, le projet est donc la mise en œuvre de l'esprit de prévoyance individuel.

Le nouveau service ne constituerait en partie, d'ailleurs, qu'un simple transfert de charges.

En assurant la vieillesse de la population laborieuse, on diminuerait, dans de grandes proportions, les dépenses de l'Assistance publique, et cet allégement viendrait en déduction de la contribution budgétaire applicable aux retraites.

Si l'on n'a pas en France de taxe des pauvres, on y a, certainement, un budget des pauvres. Transférer une partie des dépenses de ce budget à un compte ouvert à la prévoyance, ce ne serait pas seulement entreprendre une opération financière justifiable: ce serait, de plus, accomplir une haute réforme morale.

A l'occasion du grand prix de Paris, un journal publie une amusante anecdote concernant les préjugés qui ont existé, de tout temps, sur le rapport qu'il peut y avoir entre la couleur et la qualité d'un cheval.

Ben-Dyab, chef renommé dans le désert, se trouvant, un jour, poursuivi par Saad-el-Zenati, se tourna vers son fils et lui demanda:

—Quels sont les chevaux qui tiennent la tête des ennemis?

—Les chevaux blancs, répondit le fils.

—C'est bien, laissons faire le soleil, et ils fondront comme du beurre.

Quelque temps après, Ben-Dyad demanda à son fils:

—Quels sont les chevaux qui sont au premier rang?

—Les chevaux noirs, cria le fils.

—C'est bien, laissons faire le terrain rocailleux et nous n'aurons rien à craindre. Ce sont les nègres du Soudan qui ne peuvent pas marcher pieds nus sur les cailloux.

Ben-Dyab demanda une troisième fois:

—Qu'est ce qui est en tête?

—Les alezans et les bais bruns.

—Dans ce cas, dit Ben-Dyab, fuyons, mes enfants, et donnons de l'éperon, car ceux-ci pourraient bien nous atteindre.

Pensées d'un abruti:

Quand il lit son journal, mon voisin, qui est *chauve*, *sourit*. C'est qu'il trouve ça *chouette*.

Une bonne renommée vaut mieux.... qu'une mauvaise domestique.

Pensée d'un mécanicien de chemin de fer:

La critique est aisée.... et *l'arrêt* difficile.

Les académiciens s'obstinent à ne pas faire entrer l'auteur des Rougon *Macquart*.... au *nid*. Ils désirent même qu'il *file*.... loin de ces *eaux là*.

Une parole attribuée à Sir Gordon Cumming:

—Je veux, disait-il au sortir de l'audience, secouer sur tout cela la poussière de mes scandales!

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit.

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

PREMIÈRE PARTIE.

Le drame de Pierre-Bénite.

(Suite.)

Celui-ci, les yeux fixés sur la jeune fille, le front plissé de l'effort intérieur de son cerveau, ne disait rien.

Les bras croisés, ne pouvant pas détacher son regard des yeux de la jeune fille qui s'étaient, eux aussi, comme rivés sur lui, il restait sombre, incertain.

—Laissons la, dit-il enfin.

Puis, à voix basse, il ajouta, parlant à Mme de Someville:

—Je ne peux pas me prononcer comme cela, tout d'un coup. Il me faudrait l'interroger, savoir d'elle quelle est la chose qui a exercé sur son être une redoutable influence, l'examiner enfin. Il y a de l'hallucination. Il faut la laisser reposer, ne pas la contrarier tout en la surveillant très sérieusement, mais sans apparence, dans la crainte qu'un coup de fièvre ne lui fasse commettre un acte de folie. Et puis, nous verrons....

Alors, Mme de Someville ne quitta plus Edmée; elle n'essaya plus de l'interroger, de lui parler, mais elle épiait tous ses mouvements, chacun de ses gestes, attendant toujours qu'Edmée lui parlât.

M. de Someville venait une ou deux fois par jour, mais sa pensée était absente; elle était attachée à cette marche funèbre qu'il avait faite avec le corps d'Aubert; elle ne quittait pas ce mort, pour lequel il avait le devoir d'obtenir justice.

Son instruction était dans les ténèbres; il ne voyait pas un seul point lumineux à l'aide duquel il put, avec quelque certitude, faire quelques pas.

Tout était contre lui.

Il souffrait amèrement des attaques dont il était l'objet; les articles des journaux l'exaspéraient, et quand il marchait dans les rues, il sentait autour de lui, comme un air hostile; il lisait dans tous les yeux des intentions moqueuses; il devinait sur toutes les lèvres les mots cruels à son adresse.

Il était profondément humilié des remontrances qu'il était obligé de subir de la part de ses supérieurs.

Et puis, il s'avouait enfin, avec dépit et colère, que les moqueurs et les supérieurs avaient peut-être raison, que c'était un drame simple dont il était facile de dénouer la trame et qu'il était véritablement inouï qu'il ne trouvât rien!

Le jour où Gispalou devait lui apporter le fusil de Paul Aubert, trouvé dans la haie, il était sorti de chez lui d'humeur très sombre pour aller au Palais-de-Justice. Vainement, sa femme avait essayé de le réconforter, de lui donner espoir, en disant que c'était très souvent au moment où on s'y attendait le moins que les choses s'arrangeaient d'elles-mêmes, et qu'il suffisait d'un tout petit hasard pour que tout se découvrît comme par enchantement. Elle n'avait pas pu dissiper les nuages que les soucis amoncelaient sur son front.

Et, souffrante à son tour, malheureuse de tous les malheurs qui s'étaient abattus autour d'elle, sentant à sa gorge une contraction de chagrin douloureuse, Lucienne de Someville entra dans la chambre d'Edmée.

La jeune fille était accoudée sur son oreiller; elle avait rejeté derrière sa tête ses longs cheveux qui s'épandaient autour de son visage et lui faisaient depuis quelques jours comme un voile; un peu de sang était monté à ses joues et avait rosé sa pâleur; son œil était animé d'un éclat vivant; elle souriait.

Mme de Someville éprouva une émotion qui la fit s'arrêter soudain et porter les mains à son cœur, comme s'il allait bondir hors de sa poitrine; puis, elle poussa un cri qui lui venait des entrailles, profond comme son affection, et presque joyeux comme un chant de délivrance.

—Edmée, ma fille!

—Tante Lulu! répondit la malade.

La voix d'Edmée était mince, argentine, tremblante. C'était sa voix de toute petite fillette qui paraissait puérile et maladive sur ses lèvres de jeune femme. On eût dit qu'elle s'éveillait au premier âge de son enfance, et cette voix d'autrefois prononçait les mots d'autrefois; elle nommait Lucienne de Someville: "Tante Lulu", comme au temps de ses premières épellations, de ses premiers balbutiements, lorsqu'elle battait l'air de ses mains potelées, essayait ses pas tremblotants sous l'œil ému et ravi de sa mère qui la montrait ainsi à la sœur de son mari.

—Tante Lulu! répétait Edmée, comme si elle avait retrouvé ces deux mots. [illegible] continua:

Et elle ... de moi.... Ecoute....

—Viens ... que j'ai à te dire! Oh! que j'ai à te dire... aimée, parle, dit ... Mme de Someville, en ... prenant une main qu'elle entourait de caresses.

—Je viens de loin, bien loin.... Je sais.... j'étais avec Paul!

Mme de Someville la regarda, inquiète, surprise par cette apparence de déraison, croyant encore au délire.

—Qui donc, Paul? demanda-t-elle doucement.

—Paul! répondit Edmée en la regardant franchement, Paul, celui que j'aime, celui qui m'aime.... La première fois que je l'ai vu, j'ai senti qu'il était dans mon cœur pour toujours, et j'ai deviné à son regard que j'entrais dans le sien.... Puis, il me l'a dit, je l'ai écouté et je lui ai donné ma main.... Oh! chère tante, tous les soirs, dans les bois de Bellanse, nous nous retrouvions et nous étions heureux!.... Mon Dieu! que j'étais heureuse!.... Puis, Paul m'a emportée dans ses bras, et ses bras étaient si doux que je me suis endormie comme s'ils m'avaient bercée. Nous sommes allés loin, tous les deux, sans toucher terre, bien au-dessus des arbres, et dans une nuée toute bleue et toute rose comme le paradis, nous avons vu maman qui nous souriait et qui a mis sur nos têtes, dans nos cheveux ses mains si blanches. Et Paul est parti, ensuite; il m'a laissée ici pour te dire que j'avais vu maman.... il va revenir me prendre et nous irons la retrouver, avec toi qu'elle demande.... Nous n'aurons plus qu'à nous aimer au milieu des fleurs, et nous entendrons la musique que j'ai entendue, qui est plus fraîche, plus caressante, plus douce que les plus jolis chants des plus jolis oiseaux......Oh! c'est le bonheur!

Elle battait des mains, transportée, radieuse, illuminée!

Mme de Someville ne put retenir ses larmes, tant ce mélange de démence, de choses enfantines, avec un éclair de lucidité qui laissait prévoir quelque chose de mystérieux, peut-être d'irréparable, lui brisait le cœur!

Elle s'approcha plus encore d'Edmée; elle l'embrassa tendrement et lui dit:

—Rappelle bien tes souvenirs, ma chérie.... c'est dans ton imagination, n'est-ce pas, que tu as vu ce Paul que tu aimes?

—C'est Paul Aubert, dit simplement Edmée.... Paul Aubert, de Blancheville, qui habite Paris et qui vient ici chez son père.

—Mais, malheureuse enfant! ce serait donc vrai! s'écria Mme de Someville.... Quoi! tu es allée à des rendez-vous!.... Tu aimes!

—Oh! oui, j'aime!

Il y avait tant de sincérité dans ce cri d'une exaltation sainte que Mme de Someville resta silencieuse.

Elle réfléchit un instant; puis, toujours avec des caresses et tendrement, elle dit à la malade:

—Pour aimer, ma chérie, pour revoir celui que tu aimes, il faut vivre, il faut te soigner, il faut laisser le médecin approcher de toi.... Il te guérira.... Tu pourras bientôt sortir, et nous irons au château ensemble.

Mais Edmée eut un sursaut d'horreur.

—Oh! non, s'écria-t-elle, pas au château! non!.... Le château, la route, la nuit.... Oh! non, jamais, non!

Et elle retomba sur l'oreiller, convulsive, les mains se crispant aux draps.

Mme de Someville envoya la servante chercher le médecin, sans retard, immédiatement.

Quand il vint, Edmée s'était un peu calmée; elle consentit à le recevoir, à causer avec lui.

Mme de Someville les laissa seule, et comme elle entrait au salon, son mari revenait du Palais-de-Justice, où il avait fait arrêter Paul.

Lorsque Lucienne lui eût dit l'aveu d'Edmée, il fut bouleversé.

Il avait plutôt crié qu'il n'avait dit l'horrible nouvelle de l'arrestation!

Cependant, il s'était ressaisi, et maintenant c'est lui qui était obligé de rassurer sa femme, de la consoler.

—Non, non, je ne lui en parlerai pas, dit-il.... Peu à peu, en revenant à la santé, en prenant des forces, elle apprendra tout...... Le temps et la maladie auront déjà fait leur œuvre; le premier feu de cette passion aura déjà sa flamme atténuée par un peu de cette cendre. Puis, elle oubliera, elle reprendra vite possession de son cœur abusé...... Va, Lucienne, n'exagérons rien...... Sois calme, car j'ai bien besoin moi aussi, avec la responsabilité terrible qui pèse sur ma tête, de ton affection, de tes conseils, de ton aide, chère femme.

M. de Someville se retira dans son cabinet de travail pour penser à tous les événements de cette journée et les coordonner, pour réfléchir et arrêter sa ligne de conduite.

Lucienne attendait le docteur au salon.

Quand il vint la rejoindre, il était très ému, très grave.

Mme de Someville le regarda avec inquiétude et lui fit signe de s'asseoir.

Il vint tout près d'elle pour parler à voix basse.

—Mlle de Givres ne vous a-t-elle fait aucune confidence, madame? demanda-t-il.

Mme de Someville était embarrassée.

—Mon Dieu! monsieur, une confidence.... de quelle nature?

—Sur sa vie, sa situation, ses sentiments.

—Ma nièce vivait très isolée avec une gouvernante, et ne voyait que moi et les pauvres gens du pays, auxquels elle prodiguait toute espèce de secours.

—Vous ne lui connaissiez pas de relations.... d'un autre genre?

Mme de Someville resta un instant silencieuse.

—Pardonnez-moi de paraître indiscret, dit le médecin. Mais vous savez que ce qui m'est confié n'est pas répété.... J'ai besoin de tout savoir.

Mme de Someville répondit:

—Tout à l'heure, avant votre arrivée, Edmée m'a fait un aveu d'amour et a prononcé un nom, mais c'était d'une façon si extraordinaire, avec des apparences si surnaturelles que j'ai cru à un rêve de son imagination en délire. Je n'ajoute aucune foi aux paroles incohérentes qu'elle m'a dites, d'une voix étrange qui n'était plus la sienne... C'est véritablement enfantin et sans raison.

—Il faudrait peut-être y ajouter foi, interrompit le médecin. Il y a évidemment une partie de vérité dans ce qu'elle vous a avoué. Je viens de la voir, elle m'a permis de l'examiner, de l'interroger.

—Eh bien? questionna Mme de Someville, qu'y a-t-il donc?

Le médecin hésita.

Lucienne fixait sur lui des yeux ardents.

Enfin, elle s'écria:

—Mais voyons, docteur, parlez!.... Vous pouvez tout me révéler, à moi!

—C'est que ce que j'ai à vous apprendre est bien difficile à dire; j'en ressens, croyez-le bien, très vivement la peine et la délicatesse.

Et, de nouveau, il s'arrêta.

—Ah! ne voyez vous pas que vous me broyez le cœur, dit Mme de Someville... Tout ce que vous pourrez m'apprendre ne me fera pas plus souffrir que l'incertitude dans laquelle vous me tenez...... Parlez, docteur, je vous en supplie!

—Eh bien! fit le médecin avec un effort sur lui-même...... sachez que mademoiselle de Givres est dans une position...... vous comprenez.

Lucienne de Someville ne put retenir un cri sourd, étouffé; elle laissa tomber sa tête dans ses mains, et resta un instant immobile, sans rien dire, accoudée sur le rebord du fauteuil.

Puis elle se leva.

Elle avait pu, à force de volonté, reconquérir son calme.

Tendant la main au docteur, elle dit simplement:

—Je compte sur tous vos soins.... mais j'ai besoin d'être seule!

Le médecin allait se retirer quand elle le rappela:

—Docteur!....

Mais elle n'osa rien dire.

Elle se contenta de regarder le médecin avec des yeux suppliants.

Celui-ci comprit, mais en raison de la grande douleur, il pardonna cette prière qui était un outrage pour lui, et il s'inclina en disant simplement:

—Je suis un confesseur, madame!

Tout de suite, Mme de Someville se dirigea vers le cabinet de son mari.

Elle entra sans frapper.

M. de Someville était dans son fauteuil; il songeait; mais la mobilité de sa figure trahissait l'intensité de sa réflexion.

—Oh! mon ami, s'écria Lucienne, c'est irrémédiable, le malheur est absolu!

—Quoi? demanda-t-il.

—Edmée a été séduite, elle porte un enfant dans son sein!

M. de Someville se dressa d'un bond, soulevé par un sentiment de colère.

Puis, il se tut, les yeux fixés à terre, mordant ses lèvres.

Sa femme le regardait, muette aussi, attendant de lui quelque chose qui pût la guider.

M. de Someville, les bras croisés, se mit à marcher dans son cabinet d'un pas nerveux et, s'arrêtant soudain devant sa femme, qui s'était assise, il lui dit:

—Il faut que je voie Edmée, que je lui parle, que je sache tout.... Sois sans crainte, je ne brusquerai rien.... Mais, enfin, il est nécessaire qu'on la sorte de cet état ... Va voir ta nièce, ... effroyable!.... dis lui que je tiens à causer avec elle, et vois toi-même si elle est en état de me répondre.

Mme de Someville se rendit dans la chambre de sa nièce, et la trouva très reposée, souriante comme tout à l'heure, et heureuse, disait-elle, de la visite du médecin, qui avait été très bon, très doux, et qui lui avait promis toutes espèces de belles choses.

—Es-tu fatiguée? lui demanda sa tante, éprouves-tu le besoin de te reposer?...... Ton oncle voudrait te voir, s'asseoir près de toi et causer comme nous avons causé tous les deux.... Mais si tu es fatiguée, il ne reviendra que demain.

—Oh! non, je veux le voir tout de suite, lui aussi.... Je lui dirai les belles choses que j'ai vues.... Il est si bon! Nous l'emmènerons avec nous, n'est-ce pas?

Un instant après, M. de Someville vint près d'Edmée.

Lucienne était restée dans le cabinet de travail de son mari.

M. de Someville prit un ton paternel et bienveillant pour parler à la malade.

—Ta tante, mon enfant, m'a conté les beaux rêves que tu faisais... Ton imagination est donc pleine d'amour.

—C'est de mon cœur, répondit Edmée, que l'amour déborde.

M. de Someville fut frappé de l'accent de franchise, de vertu et de pleine raison qu'il y avait dans cette réponse; il regarda la jeune fille un peu déconcerté.

—Et quel est le fiancé que ton cœur a choisi?

—C'est Paul Aubert, c'est mon mari devant ma mère et devant Dieu!

Hésitant, la gorge serrée par l'émotion, M. de Someville lui dit:

—Sais-tu qu'un horrible malheur a frappé ce jeune homme?

—Un malheur! balbutia Edmée qui passa la main sur son front comme pour y ramener un souvenir, un malheur!....

Tout-à-coup, ses yeux s'agrandirent démesurément.

—Oh! oui, s'écria-t-elle, oh! oui, c'est horrible!....oh! mon Dieu! je me rappelle!.... Son père tué, assassiné...... un coup de feu, là, sur la route, la nuit, devant nous!.... Oh!

Elle s'était découverte, elle tordait ses bras de désespoir et d'effroi, affolée par ce souvenir, brusquement rappelé quand le sommeil de son corps et de son cerveau avait jeté dessus comme un voile d'oubli.

M. de Someville s'était levé.

Une poignante émotion l'avait envahi; il se sentait entraîné vers quelque chose d'affreux; sa vue se troublait, ses oreilles bourdonnaient.

Il tenait les bras d'Edmée, et d'une voix haletante, presque à l'oreille, il lui disait:

—Comment sais-tu cela?....qui t'a dit que Jean-François Aubert avait été assassiné?

—Je sais, dit-elle, parce que j'ai vu.

—Alors, tu as vu Paul Aubert tirer sur son père?

—Lui!....

Edmée poussa un cri comme un ragissement rauque; elle s'était dressée sur son lit.

—Lui!.... répéta-t-elle.

Elle regardait son oncle avec une telle expression d'horreur qu'il recula effrayé.

—Lui! dit elle encore.

Puis, tout d'un coup, elle se recoucha, et d'une voix calme et grave, comme si la lucidité lui était revenue avec la tranquillité d'une lumière qui met soudain de la clarté dans les ténèbres, elle dit:

—Ecoute, mon oncle.... Approche-toi de moi.... Tu dois tout savoir, toi.... J'aime Paul Aubert, il m'aime, depuis longtemps déjà.... Nous nous donnions rendez-vous dans le bois de Bellanse, près du château.... Je me suis donnée à lui, je suis sa fiancée, je serais devenue sa femme sans cet horrible malheur qui jette entre lui et moi un cadavre sanglant.... C'est fini, hélas!....

M. de Someville était anxieux; Edmée continua:

—Le soir du crime, j'avais laissé M. Aubert seul avec mon père. Mon père était nerveux, maussade, comme chaque fois qu'il vient chercher de l'argent.... tu sais!.... Moi, j'étais partie par la petite porte du parc. J'avais rejoint dans le bois Paul qui m'attendait.... Nous étions ensemble, lorsqu'un coup de feu tout près de nous retentit.... Effrayée, je ne savais que faire; Paul me rassura; puis je vis, sur la route, un homme qui en fouillait un autre étendu mort. "Courons à son secours," dit Paul. Nous courûmes. Mais comme nous allions sortir du bois, un homme courbé en deux, passa près de moi; un rayon de lune frappa son visage, que je reconnus, et alors je me précipitai sur Paul et je cachai sa tête dans mes bras pour qu'il ne vît rien.... Et il n'a rien vu!....

—Quel était donc cet homme? demanda M. de Someville.

—Moi seule, dit Edmée, ai reconnu mon père qui se sauvait, un fusil dans la main, après avoir tué, pour le voler, le père de mon fiancé!

M. de Someville, qui s'était courbé vers la jeune fille pour mieux entendre ses paroles, se redressa violemment.

—Ton père! s'écria-t-il.

—Oui, l'assassin, c'est mon père!.... Je l'ai vu, vous dis-je!.... Oh! pourquoi ne suis-je pas morte avant de l'avoir reconnu!

M. de Someville voulut encore interroger Edmée, lui dire qu'elle se trompait, que ce n'était pas possible, qu'elle était en proie à une hallucination terrible.

Mais les forces de la pauvre enfant étaient épuisées: après l'horrible révélation qu'elle avait dû faire, elle était retombée vaincue, anéantie, avec un gémissement de douleur, comme si cet aveu était le sang même de ses veines coulant à flots d'une blessure ouverte.

M. de Someville ne disait rien; il restait droit sans un mouvement, sans un geste, comme foudroyé.

Puis, il sortit et retourna à son cabinet, la tête perdue, chancelant ainsi qu'un homme ivre, effroyablement pâle.

Quand Mme de Someville le vit ainsi, elle poussa un cri.

Mais lui, d'une main fébrile, faisait sauter les boutons de son col, arrachait sa cravate....

Il étouffait.

Et, se laissant tomber sur son fauteuil, il dit très vite, d'une voix entrecoupée, haletante:

—Cours à Edmée...... Elle est plus malade!.... Cours!.... laisse-moi! cours!....

XII

L'ÉVASION.

M. de Someville resta longtemps immobile, abandonné dans un fauteuil, comme s'il avait perdu la force de vivre, la force de penser.

L'épouvantable révélation que lui avait faite Edmée, lui permettait tout d'un coup, de voir clair dans la vie de M. de Givres.

Le gentilhomme était ruiné, et, pris dans le tourbillon de la vie parisienne, il y avait vu s'engloutir non seulement ses biens, mais son honneur.

Un détail de l'enquête judiciaire revenait maintenant à M. de Someville: dans un court interrogatoire qu'il avait fait subir à Fernande Aubert pour connaître l'état de sa fortune, il avait appris d'elle que M. de Givres devait deux cent mille francs à son mari.

Il n'avait pas, d'abord, prêté grande attention à ce détail; il n'y avait vu que la preuve de la vie enfiévrée de son beau-frère, qu'il savait perdu dans toutes les folies, et qui, pour les continuer, ne reculait point devant la dette.

Mais, à cette heure, M. de Someville comprenait ce qui avait dû se passer: son beau frère était revenu pour tenter un autre emprunt, pour faire un appel nouveau à la bourse d'Aubert, mais celui-ci avait résisté; c'était le soir, et M. de Givres avait retenu son hôte au château; il avait, au cours du repas, appris que Jean-François Aubert rapportait huit cent mille francs dans son portefeuille, et, alors, il n'avait pas hésité devant le crime; pris de vertige, il avait sombré dans l'infamie; et ce qu'Aubert refusait de lui donner de bonne volonté, il le lui avait pris en l'assassinant!....

—Mais comment expliquer la présence du fusil de Paul Aubert sur le lieu du crime?

Telle est la question que se posait M. de Someville.

Alors, le magistrat reconstituait tout le drame.

Oui, c'est cela; le crime avait été prémédité. M. de Givres avait rencontré Aubert le matin, allant chercher son argent à Châlons. C'est à ce moment qu'il avait dû se décider à tout pour réussir: il commencerait par demander au vieil usurier de lui faire un nouveau prêt, et, s'il s'y refusait, il le tuerait.

Mais il fallait, dans le cas où le crime deviendrait nécessaire, s'assurer l'impunité.

M. de Givres avait eu recours pour cela à Gispalou, à ce braconnier prêt à toutes les mauvaises besognes, à ce rôdeur des bois à moitié sauvage.

Il avait fait son complice de cette sorte de brute, bien plutôt un fauve qu'un homme.

Gispalou allait parfois à la chasse avec Paul Aubert; peut-être M. de Givres les avait-il vus ensemble: il ne serait pas, sans doute, difficile au braconnier de savoir où Paul Aubert mettait son fusil, de l'aller prendre, de le porter à M. de Givres....

Et c'est avec ce fusil que le crime avait été commis....

Puis, quelques jours après, comme par hasard, Gispalou le découvrait, venait le remettre au Parquet, et, aussitôt, l'accusation se précisait....

L'assassin, c'était Paul Aubert, le fils de la victime!

Et M. de Givres, lui, n'était pas même un instant soupçonné: calme, sûr de lui, il repartait pour Paris, ayant dans ses poches les huit cent mille francs de Jean-François Aubert, et il allait oublier son crime dans de nouvelles folies, dont l'écho arriverait parfois jusqu'à Blancheville.

Voilà comment M. de Someville, terrifié, rétablissait toute cette sombre tragédie.

La nuit était venue, et l'obscurité s'était faite autour de lui sans qu'il s'en aperçût.

Il revivait tous les événements de la journée terrible qui venait de s'écouler, depuis cette lettre anonyme jusqu'à l'arrivée dans son cabinet du braconnier portant le fusil dénonciateur.

Il revoyait devant lui le visage crispé de douleur et d'épouvante du malheureux Paul Aubert qui lui disait: "C'est horrible!" avec le cri profond de la vérité.

Et il entendait Edmée lui crier: "L'assassin, c'est mon père!"

La première pensée du magistrat avait été pour Paul Aubert, pour ce malheureux accusé du plus infâme des crimes, se débattant à cette heure dans une cellule désolée contre la fatalité qui s'attachait à lui pour faire de ses mains innocentes des mains de parricide.

M. de Someville voulut courir au Palais-de-Justice pour le faire mettre en liberté.

Mais alors il faudrait tout de suite arrêter.... l'autre—et l'autre c'était le comte Raymond de Givres, le frère de Lucienne; sa femme honorée, sa femme aimée!

Un de Givres pris au collet et traîné à l'interrogatoire! Un de Givres en Cour d'assises, sous une accusation d'assassinat et de vol avec préméditation et attaque nocturne! Un de Givres condamné à mort, et le sang d'une race de chevalerie, de fierté et d'honneur jaillirait dans la boue et dans l'ignominie sous le couperet du bourreau!

Il avait mêlé son sang, lui, de Someville, au sang de cette race-là, et dans les veines de son enfant le sang des de Givres coulait à côté du sien!

L'échafaud prendrait, pour ce fils des nobles, des proportions immenses, et la condamnation aurait une célébrité retentissante.

Ce serait, pour ce nom, une immortalité d'infamie dont les siens porteraient la tache, semblable à la marque qui stigmatisait naguère les condamnés au bagne.

Son fils Georges entrerait dans la vie avec cette flétrissure qui ferait le vide autour de lui.

Et cette pauvre enfant innocente dont la terreur avait ébranlé le cerveau! Il s'expliquait maintenant cet effroi voisin de la folie. Elle avait vu fuir son père, elle seule! Elle avait pu le cacher aux yeux de son amant. A côté de l'immense douleur dont le meurtre était la cause, il y avait aussi en elle l'horreur de la poursuite, de l'arrestation, du scandale qui tuerait l'honneur!

Que faire?

Toutes ces réflexions étaient venues à M. de Someville tout d'un coup pressées et confuses; elles l'avaient arrêté au moment où il se préparait à sortir pour délivrer Paul Aubert.

Il ne trouvait rien, et, à cette minute, il eût vivement désiré qu'une catastrophe effroyable emportât la terre dans un tourbillon!

Cependant, il fit un geste, puis se leva, et, malgré la pénombre dont il était entouré, il se mit à marcher dans son cabinet, le cou tendu, l'air anxieux comme s'il venait tout à coup de trouver un point de repère, le fil qui devait le conduire à travers le labyrinthe de ses pensées dans les ténèbres.

Et se parlant à lui-même il disait tout haut:

—Oui! c'est cela!.... C'est possible après tout.... J'essaierai.

Et, arrêté, les bras croisés, il regarda fixement devant lui, comme s'il voyait quelque chose disparaître dans l'horizon, comme s'il suivait d'un regard fiévreux sur une route qu'il avait ouverte la marche rapide d'un homme!

Mme de Someville entra très émue, pâle; les yeux gonflés, elle le regarda.

M. de Someville tressaillit.

Est ce qu'Edmée n'aurait pas eu le courage de renfermer en elle-même le terrible secret qu'elle ne devait livrer qu'à lui?

—Mon ami, quel malheur! s'écria Lucienne. Comme je me sens coupable dans tout ce qui arrive à Edmée! J'avais reçu de sa mère mourante la mission de veiller sur elle, j'ai manqué à mon devoir! Elle est innocente, elle a succombé naturellement, avec une confiance ingénue qui laisse son âme toute blanche. Elle n'avait personne pour la guider, personne pour la protéger. Oh! le remords me torture!

—Ne te désespère pas Lucienne, ne te fais pas plus coupable que tu ne l'es!.... D'ailleurs, est-ce que je ne partage pas ta faute, si réellement il y a une faute?.... N'était-ce pas à moi, puisque son père l'avait abandonnée à elle-même, de lui servir de tuteur? Nous nous sommes trompés, mais avec une entière bonne foi. Edmée était douce et, en même temps, si grave et si réfléchie, il y avait dans ses yeux tant de pureté, que nous n'aurions jamais cru que tout cela put se ternir en un instant, et d'une rencontre de hasard! Si nous nous sommes trompés, le ciel est notre complice, car il avait mis dans le regard d'Edmée un rayon de lumière divine qui devait nous rassurer.

Mais Mme de Someville pleurait.

—Qu'allons-nous faire? dit-elle, qu'allons-nous devenir?

—Tranquillise-toi, et il montra à Edmée un visage calme. Elle est souffrante, elle est encore sous l'influence d'une crise morale que son état rend plus particulièrement délicat. Pour le reste, laisse-moi faire.

Le lendemain, M. de Someville alla au Palais de très bonne heure. Il portait sur son visage assombri les traces des souffrances qu'il avait endurées pendant cette nuit d'orage, de bataille intime. Mais il avait l'air résolu quand même.

Dès qu'il fut dans son cabinet, il appela, et fit donner l'ordre d'amener auprès de lui le prévenu.

Quelques instants après, Paul Aubert entra, accompagné d'un gendarme.

M. de Someville frémit en le regardant.

L'infortuné jeune homme était méconnaissable. Les traits tirés, la figure livide, les paupières rouges, il avait dans les yeux quelque chose de fou, d'égaré, une lueur étrange. Son corps, vaincu, martyrisé, se courbait, s'affaissait comme le corps d'un vieillard.

Le procureur sentit son cœur se serrer et deux larmes brûlantes montèrent à ses yeux.

—Laissez-nous, dit-il au gendarme d'une voix brève.

Quand le gendarme fut sorti, et que le magistrat fut bien sûr qu'ils étaient seuls tous les deux, sans que personne pût les voir et les entendre, il ferma la porte d'un tour de clef et s'avança rapidement auprès de Paul Aubert; il prit dans ses mains chaudes et fiévreuses les deux pauvres mains du malheureux qui tremblaient, et, tout à l'émotion dont sa poitrine était gonflée, il s'écria d'une voix qui se brisait dans un sanglot contenu:

—Monsieur Paul Aubert, pardon! Oui, pardonnez-moi! J'ai été envers vous d'une cruauté monstrueuse. Pardonnez-moi, je suis bien malheureux!

Pris de stupeur, Paul Aubert le regardait, l'écoutait, n'ayant pas l'air d'entendre et de comprendre les excuses, comme il n'avait pas compris tout d'abord, la veille, la terrible accusation.

—Comment avez-vous pu souffrir ce supplice de martyr! continuait M. de Someville... malheureux innocent!

Ce mot d'"innocent" éveilla une sensation subite chez l'amant d'Edmée.

Il parut s'animer, se redresser.

—Innocent! s'écria-t-il, innocent! oui, je le suis!.... Ah! monsieur, comment a-t-on pu faire tomber sur moi une accusation de parricide! Innocent, je le suis comme la lumière du jour! Oh! qu'on ouvre les portes, qu'on le crie partout.... Donnez-moi de l'air, du jour, du soleil.... Je veux sortir d'ici où je sens, avec le poids de la honte, le froid du tombeau. Je veux sortir, marcher, respirer dans l'air libre!.... Oh! la liberté, vous me l'apportez, n'est-ce pas, monsieur?

—Asseyez vous, dit M. de Someville d'un ton triste; asseyez-vous.... oui, vous serez libre, mais d'abord il faut que vous m'entendiez.

Paul Aubert s'assit, rassuré, prêt à écouter cette fois et à comprendre tout ce que lui disait le magistrat.

Il y eut un temps de silence pendant lequel M. de Someville eut véritablement l'air de se recueillir.

Puis, regardant bien Aubert en face, il lui dit résolument:

—Vous aimez Mlle Edmée de Givres, ma nièce.

Aubert tressaillit.

—Edmée! dit-il, Edmée!.... Oh! oui, je l'aime!

Et dans ses yeux qui s'élevèrent comme pour une action de grâces, M. de Someville vit passer la même foi enthousiaste, la même extase que dans les yeux d'Edmée quand, quelques heures auparavant, elle lui avait parlé de son amour.

—Le soir du crime vous étiez avec Edmée dans le bois de Bellanse...., C'est Edmée que le braconnier Gispalou avait vue près de vous sans la reconnaître?

—Qui vous l'a dit, monsieur? qui vous a nommé Edmée?

—C'est elle!

—Quoi? dit Paul radieux, c'est Edmée qui vous l'a dit!.... Moi, vous le savez, j'aurais tout souffert plutôt que de la compromettre, plutôt que de perdre son honneur...... C'est pour me sauver qu'elle vous a fait cet aveu qui la lie à mon sort!...... Edmée sait donc que j'ai été victime d'une accusation insensée!

—Elle l'ignore, répondit M. de Someville. Cette soirée du meurtre est dans sa tête une chose confuse. Elle a été frappée d'une émotion si saisissante qu'elle n'a pas pu en supporter le coup. Elle s'est enfuie, l'imagination épouvantée, avec la fièvre, avec le délire. Le lendemain matin elle accourait chez nous où elle est encore soignée par Mme de Someville qui a pour elle une maternelle affection.

—Edmée, malade! cria Paul se levant tout d'un coup...... Oh! monsieur, vite ouvrez cette porte, donnez des ordres pour que je coure auprès d'elle, car elle m'attend, j'en suis sûr.... elle m'attend!

Et le jeune homme, très agité, allait et venait, prenait le bras de M. de Someville comme pour l'entraîner dehors.

—Je vous ai dit de m'écouter, monsieur Aubert. Je vous en prie, restez calme. Mlle de Givres doit être tenue à l'abri de la moindre émotion. C'est à ce sujet, d'ailleurs, que je veux vous entretenir.

M. de Someville, si résolu tout à l'heure, semblait gêné maintenant; on voyait à l'embarras de son regard une retenue, une réserve, une véritable hésitation.

—Parlez, monsieur, je vous en supplie.... Vous voyez que vos paroles m'ont profondément troublé.... Vous m'avez parlé d'Edmée et de la liberté.

—Ah! dit amèrement le procureur, la liberté! Est-on jamais libre? Les circonstances douloureuses dans lesquelles la fatalité vous enserre sont encore plus tristes, plus cruelles que les murs d'une cellule!.... Quant à Edmée, la malheureuse enfant, elle était née pour le martyre, et cette douce créature, qui n'a songé qu'au bien, va sentir tomber sur sa tête les pires châtiments!

—Que dites-vous? qui menace Edmée?

Alors, M. de Someville fit un effort; il s'arrêta devant Paul, très ému, et cependant d'une voix ferme, il lui dit:

—Monsieur Aubert, je connais l'assassin de votre père.

A ces mots, Paul Aubert, que la pensée d'Edmée avait emporté loin de tout et de tous, tressaillit, brusquement rappelé à la situation.

—Vous connaissez l'assassin de mon père! s'écria-t-il. Ah! monsieur, vous me demandiez pardon tout à l'heure pour vos paroles d'hier; c'est moi qui ne sais plus comment vous dire merci pour vos paroles d'aujourd'hui! Enfin, mon père sera vengé!.... Ah! vous connaissez le meurtrier! Il est arrêté, n'est-ce pas! Je vais le voir là, pour lui crier ma haine à la face....

D'un mouvement de tête, très triste, M. de Someville répondait non.

—Non? reprit Aubert étonné et inquiet.... Non!.... Vous ne l'avez pas arrêté?.... Mais il ne vous échappera pas, vous allez le prendre!....

—Monsieur Aubert, dit M. de Someville, l'assassin de votre père se nomme....

—Se nomme?.... dit d'une voix haletante Paul Aubert.

—Le comte Raymond de Givres, le père d'Edmée, le frère de ma femme!

Paul retomba vaincu dans le fauteuil d'où il s'était levé tout vibrant d'émotion, quand le procureur lui avait annoncé que sa fiancée était malade.

Debout, près de lui, en proie à une émotion qu'il s'efforçait de contenir, M. de Someville restait immobile.

—Le comte de Givres, le père d'Edmée! murmura Paul Aubert d'une voix accablée; quelle malédiction pèse donc sur moi!

M. de Someville ne disait rien, mais dans le silence tragique où ils restaient tous les deux, on eût entendu les battements de son cœur.

—Alors, quoi? dit Paul en relevant la tête et en regardant le procureur, quoi?.... Je ne sais plus moi je ne sais pas!.... Oh! quel horrible drame!.... Et ce n'est pas un cauchemar, c'est bien la réalité vivante!.... Que faire?.... Conseillez-moi, guidez-moi, monsieur, je vous en supplie!

—Si le comte de Givres est arrêté, la première victime de cette arrestation sera sa fille. Edmée n'y survivra pas. Ce coup lui sera mortel aussi sûrement qu'une balle au cœur!

—Il ne faut pas qu'Edmée soit une victime! interrompit Paul Aubert.

—Alors il ne faut pas que le comte de Givres soit arrêté, dit le procureur.

Paul Aubert resta un instant sans répondre: M. de Someville ne le quittait pas du regard.

—J'ai conservé, dit-il enfin d'une voix adoucie, dans le fond de mon cœur, toutes les croyances que ma mère y avait mises, lorsque j'étais enfant. Malgré les malheurs qui m'accablent, je crois qu'il est un Dieu juste et qu'il est une autre vie où mon père a retrouvé ma mère. Tous les deux voient mon âme et toute ma pensée. Ils ne voudraient pas que l'innocente qui m'a donné le bonheur, en me donnant tout son cœur, fût la première punie. Je suis sûr qu'ils m'approuvent quand je vous dis, à mon tour, qu'il ne faut pas que le comte de Givres soit arrêté.

—Oui, mais avec votre mise en liberté ce soir, l'instruction prend une autre direction. Je dois la remettre au juge que j'ai remplacé et dont le congé expire. Qui sait? un hasard, que nous ne prévoyons pas, peut donner l'indication certaine. Et, alors, malgré nous, le malheur serait consommé!

—Que voulez-vous dire? demanda Paul. Alors, M. de Someville, s'approchant encore plus près de lui, comme pour mettre dans sa parole plus de force persuasive, lui demanda d'une voix basse, très émue:

—Aimez-vous assez Edmée pour vous sacrifier à sa vie, en comptant sur l'avenir réparateur?

Paul Aubert recula d'un pas; ses yeux cherchaient à lire dans la physionomie de M. de Someville.

—Je ne comprends pas, dit-il, je ne comprends pas!.... mais j'aime Edmée de toute mon âme et je suis prêt à verser tout mon sang pour elle, à lui donner ma vie!.... Parlez.

—Il faut éviter à tout prix le coup qui peut la tuer. Il faut sauver son père pour la sauver, elle!

—Comment?

—Oh! le sacrifice que je vous demande est terrible, mon ami, dit le procureur en lui prenant les mains; il faut conserver contre vous l'instruction que j'ai ouverte.... il faut fuir!

—Fuir! s'écria Paul, bouleversé par ce mot, fuir! moi, fuir!.... Mais la fuite, monsieur, la fuite, c'est l'aveu!

—Oui.

—En m'enfuyant, en m'évadant de la prison où vous m'avez enfermé, c'est comme si je criais par la fenêtre ouverte: "C'est vrai, oui, c'est vrai! c'est moi qui, sur la route, pendant la nuit, ai assassiné mon père pour le voler; oui, c'est vrai, je suis un voleur, je suis un parricide!"

Et une crise de sanglots nerveux, qui ressemblait à un rire de sarcasme insensé, tordit le visage de Paul Aubert.

M. de Someville, très ému, le regardait avec une pitié profonde; il se taisait, laissant passer ce coup d'orage; puis, quand Aubert fut un peu plus calme, il lui dit doucement:

—Vous m'avez déclaré tout à l'heure que vous aviez gardé les croyances de votre âme d'enfant et que vous étiez sûr que votre père et votre mère vous voyaient et pénétraient jusque dans le fond de votre cœur vos pensées les plus secrètes. Vous avez, pour votre conscience, ce témoignage des morts. Votre fiancée, celle qui est votre femme, puisqu'elle porte en elle le fruit de votre amour....

—Que dites-vous, monsieur, que dites-vous?.... Edmée ma fiancée, ma femme!....

—Va être mère.... C'est cela qui me donne la force de vous demander une résolution surhumaine...., Vous vous devez à elle que vous avez séduite.... Elle vous sait innocent, elle, elle vous conservera un amour d'autant plus fort.. et elle vous attendra.... Je vous ai dit tout à l'heure de compter sur l'avenir. Il faut que vous emportiez cette foi profonde en une réparation. L'heure sonnera où votre innocence éclatera pour tous, aussi évidente qu'elle l'est pour moi. Seulement, à cette heure là, il n'y aura plus de péril pour l'honneur des de Givres, pour la vie d'Edmée, et le bonheur avec elle sera votre récompense et la douce compensation des tortures subies. Elevez-vous jusqu'à la hauteur de ce sacrifice, qui ne peut être au-dessus de votre amour. Je vous le demande pour Edmée, et pour vous.... je le demande pour votre enfant!

—Pour Edmée, disait Paul, pour notre enfant!... Ah! monsieur, je veux la voir!......

—Vous ne le pouvez pas. La moindre émotion peut la tuer. Oh! n'hésitez pas, Paul, mon ami! Que vous importe la clameur de la foule qui retentira quand elle apprendra votre départ? Vous vous direz que vous avez sauvé la vie d'Edmée, vous vous direz que vous avez la foi en l'avenir, et que le bonheur et l'amour sont au bout de vos espérances! Vous reviendrez la tête haute, et Edmée de Givres sera votre femme avec un nom que votre sacrifice d'aujourd'hui aura conservé sans tache.

Paul, la tête dans ses mains, semblait perdu en une douleur immense; tout-à-coup, il se leva:

—Oh! je sens que ma pensée s'égare, s'écria-t-il, qu'elle me fuit....il me semble que je vis dans un vertige où rien de réel n'est à ma portée, mais il me semble aussi que vous me dites la vérité, que je dois croire à vos paroles, que je dois écouter vos conseils.

Un éclair de joie traversa les yeux du procureur. Il allait ouvrir ses bras pour serrer le jeune homme contre lui, pour l'étreindre. Il se contint, mais avec une voix plus douce encore, plus affectueuse, il lui dit:

—En dehors du conseil que je vous donne, il ne peut y avoir pour vous que peine et désespoir: la mort d'Edmée, la mort de tous vos rêves. Vous serez dans l'épreuve soutenu par votre amour, et vous triompherez, j'en suis sûr. Vous êtes un grand cœur meurtri; soyez fort.. et l'avenir est à vous!

—Parlez, monsieur, s'écria Paul Aubert, dites-moi ce que je dois faire.

—L'aménagement de la prison est à Blancheville très-sommaire, dit M. de Someville, il n'y a que de temps en temps un prévenu ou un vagabond. Les condamnés sont envoyés tout de suite à Châlons. C'est pour cela qu'il n'y a qu'une cellule, très mauvaise, dans laquelle il est impossible de demeurer. En vous reconduisant tout à l'heure on vous enfermera dans une autre pièce qui est au bout du couloir; à l'angle de cette pièce, il y a une petite porte épaisse, toujours fermée qui communique avec le sentier désert qui tourne la prison; cette porte, vous l'ouvrirez; en voici la clef.

M. de Someville prit dans sa poche une clef courte et massive qu'il remit à Paul.

Ce dernier la saisit en faisant un signe d'acquiescement.

—Ce soir je travaillerai ici dans mon cabinet, reprit M. de Someville. A dix heures, j'enverrai le gardien de la prison chez moi me chercher un renseignement, comme il n'arrive quotidiennement de le faire.... Il n'y aura personne ici.... Vite, je vous porterai un vêtement et un chapeau qui ne ressemblent pas aux vôtres, et je vous remettrai un portefeuille dans lequel vous trouverez l'argent qui vous est nécessaire et en même temps des papiers et des pièces qui vous constitueront un nouvel état-civil.

Au mot d'argent, Paul avait fait un geste, mais M. de Someville l'avait arrêté tout de suite en lui disant:

—Permettez.... je vous ai dit que j'espérais d'une façon très certaine en l'avenir: c'est un prêt; nous nous retrouverons.... Sorti de la prison vous ne serez plus Paul Aubert. Vous connaissez assez le pays pour fuir par les traverses où vous ne rencontrerez personne.... Vous arriverez à Meursault pour prendre le train de minuit; dans cette gare déserte, il n'y aura qu'un employé ensommeillé.... Personne ne vous connaît à Meursault?

—Personne.

—Vous serez à Dijon pour prendre immédiatement le train-rapide de Paris. Vous serez à Paris à six heures du matin. Vous prendrez à la gare de Saint-Lazare le train-express du Havre, où vous arriverez à midi. La *Normandie* part pour New-York après demain; vous aurez le temps de retenir votre place à bord, et vous serez en mer avant que votre fuite soit signalée au Parquet général.

—Pourquoi m'est-il impossible de voir Edmée? demanda Paul avec une prière suppliante dans le regard.

—Je vous l'ai dit, mon ami: elle souffre, elle est à bout de forces, et la moindre émotion nouvelle l'achèverait. Soyez fort. La victoire est à ce prix.

—Je vous crois, monsieur.... oh! mon pauvre père! mon pauvre père!

Et, dans cette exclamation douloureuse, il y avait toute l'angoisse poignante de cette adversité sans pareille.

M. de Someville sonna le gendarme, qui apparut un instant après, et, assis à son bureau, négligemment, il lui dit:

—Reconduisez le prévenu.

Les choses se passèrent ainsi que les avait prévues le procureur.

Il avait l'habitude de rester quelquefois très tard au Palais-de-Justice pour travailler. A dix heures moins quelques minutes, il appela le gardien et l'envoya chez lui avec un mot pour Mme de Someville à qui il demandait un renseignement à prendre dans sa bibliothèque. Il l'éloignait ainsi pendant un temps assez long.

Dès qu'il fut parti, M. de Someville entra vite dans la loge du gardien avec un paquet sous le bras. Il prit une clef. Tenant à la main une lanterne sourde, tout de suite, il alla à la porte de la chambre de sûreté où Paul Aubert était enfermé depuis le matin.

Il ouvrit.

Le jeune homme était debout, qui attendait.

—Vite, jetez sur vos épaules ce vêtement, prenez ce chapeau; voici le portefeuille. Il est l'heure, partez. Le ciel vous favorise; le temps est très obscur.

—Je n'ai plus conscience de ce que je suis, murmurait Paul en obéissant, plus conscience de ce que je fais!.... C'est la pensée d'Edmée qui vit en moi et qui me fait agir!.... Jurez-moi de veiller sur elle, et de me la garder!

—Vous la retrouverez, soyez en sûr.... Ouvrez la porte; les minutes nous pressent.

Paul Aubert ouvrit la porte.

Une bouffée d'air frais entra dans la chambre où régnait une odeur de moisissure et de séquestration.

Dehors, la nuit était noire.

—Partez, dit M. de Someville.

Paul allait disparaître, quand le magistrat ouvrit ses bras, lui dit:

—Embrassons-nous, mon ami. Vous êtes un grand et noble cœur, et je vous aime comme un frère!

Et il ajouta:

—Vous sauvez l'honneur de notre nom. Paul s'abandonna à cette étreinte, et M. de Someville l'entendit murmurer:

—Edmée! Edmée....

Et Paul Aubert s'enfonça dans la nuit.

M. de Someville ferma les portes, rentra dans son cabinet et attendit.

Le gardien revint avec la note que le magistrat fit semblant de consulter.

Il écrivit un instant, puis il dit:

—Vous pouvez aller vous coucher. J'ai achevé ce que j'avais à faire, et je vais rentrer chez moi. Je viendrai demain à neuf heures. Je n'interrogerai Aubert qu'après-midi. A-t-il mangé ce soir?

—Oui, monsieur, contrairement à son habitude.

—Vous lui porterez à déjeuner à dix heures et demie demain matin?

—Oui, monsieur.

—C'est bien; vous pouvez vous retirer.

—A dix heures et demie, se dit M. de Someville quand il fut seul, il sera sur la route du Hâvre. Je ferai battre les environs. Après-demain, seulement, j'enverrai la dépêche signalant sa fuite; il sera alors en mer.... Allons, c'est fini!

Il resta un instant tête baissée sous le poids de ses sombres pensées, puis en se levant pour sortir, il murmura:

—Oui, j'ai sauvé l'honneur, le nom de Givres.... mais qu'ai-je fait de celui de Someville?

XIII

POUR L'HONNEUR.

Le lendemain, comme M. de Someville se préparait à sortir de chez lui, le gardien de la prison accourut, effaré, ayant à peine la force d'articuler un mot.

—Monsieur, dit-il, le prisonnier Aubert....

—Eh bien? demanda le procureur.

—Il n'y est plus!

—Comment! il n'y est plus?

—La chambre de sûreté est vide. J'ai appelé, j'ai cherché. Personne! Le prisonnier s'est enfui! Comment? Je n'en sais rien!

M. de Someville feignit à merveille un étonnement profond.

—Avez vous prévenu quelqu'un? Avez vous annoncé cette fuite?

—Non, monsieur; je suis venu à vous tout de suite.

—C'est bien: allons à la prison.

En route, le gardien gémissait.

—Ah! monsieur le procureur, je suis perdu! on va dire que c'est de ma faute, on va me révoquer, bien sûr! A mon âge, que vais-je devenir? Pourtant, j'avais fait tout le nécessaire, et je ne comprends pas comment il a pu partir. Il y a de la sorcellerie là-dedans.... Mais vous me défendrez, monsieur le procureur, car vous savez bien, vous, que je suis un honnête homme et un bon serviteur!.... Qui se serait attendu à ça aussi!.... Voilà ce que c'est! j'étais prévenant pour lui, pour ce misérable; il m'intéressait, il avait l'air si honnête; Je vous jure, monsieur, que je le croyais inoffensif! Cette nuit encore je pensais à lui et je le plaignais de tout mon cœur. Voilà la récompense de mes sentiments. Quel gredin! assassiner son père d'abord, et puis mettre un homme comme moi dans une situation pareille!

Le procureur l'écoutait d'une oreille distraite, et en quelques mots, il essaya de le consoler, lui promettant son appui.

Ils étaient arrivés à la prison.

Tout de suite ils se dirigèrent vers la chambre de sûreté, dont le gardien ouvrit la porte.

—Vous voyez, monsieur.... disparu sans qu'il reste une trace, une indication, rien!.... Par où diable a-t-il passé?......

—C'est étrange!.... murmura M. de Someville, étrange!.... Allez prévenir le lieutenant de gendarmerie que je l'attends dans mon cabinet.

Le gardien courut chez le lieutenant.

Ce dernier fut stupéfait en apprenant cette invraisemblable nouvelle. Lui qui la veille encore aurait tenu n'importe quel pari en faveur de l'innocence du prévenu! Il voulut voir de ses yeux la cellule d'Aubert. C'était véritablement inexplicable. Il y avait là-dessous un mystère.

—Il n'a pas pu s'échapper ainsi tout seul sans le secours de quelqu'un, disait-il tout bas au procureur; il y a dans cette affaire une complicité du dehors. Mais comment expliquer cette complicité? Je ne peux croire à cette fuite qu'en admettant l'aide du gardien.

—Il faut évidemment ouvrir une enquête tout de suite; en attendant, ayez donc l'obligeance de commander des hommes de la brigade pour une battue des environs, répondit le procureur.

La brigade tout entière fut aussitôt sur pied, et alors la nouvelle se répandit dans Blancheville de l'évasion de Paul Aubert.

Il y avait dans la ville deux partis: les accusateurs et les défenseurs.

Les accusateurs triomphaient, prenant à partie ceux qui, la veille, ne voulaient pas croire à la culpabilité de Paul Aubert.

Ils se moquaient d'eux maintenant, répétaient en haussant les épaules:

—Il n'y avait pas à s'y tromper!.... on n'avait pas besoin de le regarder deux fois!

Les esprits chagrins et agressifs ajoutaient:

—Ah! si ce n'avait été qu'un pauvre diable, il ne serait pas sauvé comme cela! C'est la première fois qu'on voit une chose pareille: un prisonnier disparaître de sa prison sans laisser derrière lui une porte enfoncée, une brèche ouverte ou un barreau scié.... C'est trop proprement fait, par exemple!... On achète bien des clefs, quand on a volé huit cent mille francs à son père après l'avoir tué!

—Que dites-vous du procureur? disaient d'autres. En voilà un chanceux! Il n'y voyait que du feu, il a fallu que Gispalou vint le tirer d'affaire, et il n'a pas seulement pu garder son prisonnier trois jours.

Les commérages, les racontars, les suppositions étranges allaient bon train.

Des désœuvrés partirent en expédition, espérant rencontrer les gendarmes ramenant avec eux le prisonnier reconquis.

Mais lorsque les gendarmes revinrent le soir, les uns après les autres, des différents côtés où on les avait envoyés, ils n'avaient rien vu.

Alors, M. de Someville télégraphia au Parquet général la disparition de Paul Aubert, inculpé d'assassinat sur la personne de son père, et le lendemain le signalement de l'évadé—signalement peu sûr selon les lignes du procureur—devait être envoyé à tous les postes de frontière et à toutes les brigades de gendarmerie.

Ce fut Julien Campagnol qui apprit à Fernande la fuite de Paul Aubert.

Il était stupéfait lui même de la tournure que prenaient les événements.

Fernande ne pouvait pas le croire.

Campagnol lui expliquait que cette fuite-là c'était l'aveu. Sans s'en douter, ils avaient deviné juste! Paul Aubert était l'assassin de son père!

La jeune femme était troublée d'une étrange façon par cette nouvelle.

—Ce n'est pas possible, murmura-t-elle, ce n'est pas possible.... Qui se serait douté qu'il y avait dans cet homme, qui paraissait si doux, si bon et si désespéré de la mort de son père, un tel criminel et un tel hypocrite!.... Non, il sera devenu fou, pour sûr!.... Car enfin pourquoi aurait-il tué son père?

—Mais c'est pour Mlle Edmée qu'il l'a tué! Il n'espérait pas que M. le comte de Givres la lui donnerait, il n'espérait pas non plus que son père lui donnerait assez d'argent pour s'enfuir avec elle. Alors, il a assassiné son père pour le voler. Et il s'imaginait que jamais il ne viendrait à l'idée de quelqu'un de le soupçonner.... Il a dû déposer les huit cent mille francs en lieu sûr, et bientôt il serait allé les reprendre pour disparaître avec sa maîtresse qui, certainement, est sa complice.

—Comme il l'aimait! s'écria Fernande avec un éclair de jalousie ardente dans les yeux.

—Enfin, reprit Campagnol, tout est pour le mieux! Qu'on l'arrête ou qu'on ne l'arrête pas, la situation reste bonne pour toi. Il est supprimé, il ne peut plus nous gêner. Tu es la maîtresse de la maison d'Aubert, de ses titres qu'on ne pouvait lui prendre et du reste de son argent qu'on ne lui a pas volé.... Crois tu maintenant que je t'ai donné un bon conseil?.... Sans vanité c'est moi qui ai mené cette petite affaire; m'en suis-je mal tiré?

Mais Fernande ne répondait pas à ses questions et paraissait toute songeuse.

Elle s'était approchée de la fenêtre, et machinalement regardait au milieu du champ de foire des soldats d'infanterie de ligne qui faisaient l'exercice. Les voix nettes, rapides des commandements sonnaient à ses oreilles comme des coups de feu. Elle voyait tout cela dans le vague, dans le fantastique; quelque chose pesait sur son cœur qui s'amollissait comme sous un voile devant ses yeux, troublait sa vue....

Tout à coup, elle se sentit enlacée, saisie et emportée loin de la fenêtre sans que ses muscles détendus et alanguis eussent une révolte.

C'était Campagnol qui la prenait et qui lui disait avec une ardeur amoureuse, chaude, comme aux premiers jours de leur liaison:

—Fernande, regarde-moi, et vois comme je t'aime! L'avenir est à nous, maintenant. Nous sommes libres et je me sens bien fort. Il me semble que quelque chose s'éveille en moi qui va me grandir, m'emporter au-dessus de toutes les mesures dont j'ai pendant toutes ces années souffert et que je n'ai oubliées qu'à cause de ton amour et des espérances qu'il m'avait ouvertes. Oui, l'avenir est à nous!

Il la tenait pressée contre lui, la tête renversée sur son épaule.

Fernande s'abandonnait.

Après tout ce qui s'était passé, elle était comme perdue.

Les catastrophes s'étaient précipitées avec une telle rapidité, jetant l'épouvante dans sa vie tranquille, qu'elle ne savait plus où diriger sa pensée.

Son mari tué, Paul Aubert emprisonné, elle restait seule, toute seule, comme abandonnée.

Cet isolement l'effrayait, et, entre les bras de Campagnol, elle se sentait comme rassurée.

D'ailleurs, n'était-elle pas à lui plus que jamais maintenant?

Il savait qu'elle avait tué Mme Aubert, et elle s'était faite sa complice pour perdre Paul, pour amener son arrestation.

Décidément, elle était liée à lui pour toujours, bien liée!

Un instant, elle songea à Paul, eut comme un repentir rapide de l'avoir livré à la Justice, et elle le plaignit; mais, soudain, elle revit la scène où, indigné, il l'avait repoussée avec horreur, elle se rappela qu'il était l'amant d'Edmée, et qu'il viendrait en maître dans cette maison et l'en chasserait.

Et, alors, elle trouva que tout ce qui était arrivé était bien fait......

Oui, tout, plutôt que d'être la fille méprisée et raillée, après avoir été la femme redoutée, sinon respectée, de Jean-François Aubert!

Et puisque la fatalité voulait qu'elle fût à Campagnol, eh bien! elle lui resterait unie!

D'ailleurs, elle n'avait plus que lui; maintenant! Et, en somme, si elle était riche encore, si elle était encore dans cette maison, n'est-ce pas à lui, comme il l'avait rappelé, qu'elle le devait? Tout avait marché suivant ses prévisions, comme il l'avait préparé, et c'est lui, par ses conseils, en la dirigeant, qui l'avait fait monter du rang des domestiques à la place de la maîtresse.

Oh! oui, c'était un homme fort, Campagnol, un homme qui marchait dans la vie avec certitude, qui savait se servir à son gré des événements, et avec lui on pouvait être tranquille!......

Il la tenait toujours dans ses bras, pressée contre sa robuste poitrine....

Fernande sentait passer sur sa peau, courir comme un frisson sur sa nuque, le souffle chaud de son haleine.

Elle défaillait.

Sa gorge se soulevait, se gonflait du désir dont son cœur était plein.

Elle jeta ses deux bras autour du cou de son amant et lui dit:

—Oui, tu as raison! C'est toi qui m'aimes et c'est toi que j'aime! Oui, l'avenir est à nous, puisque nous sommes libres! Reste avec moi, ne nous quittons plus jamais, reste ici!

C'était bien l'intention de Campagnol de s'installer là, chez elle, et d'y marquer sa place.

—Eh bien, oui, je reste! dit-il. Que nous font les gens d'ici? Qu'ils pensent ce qu'ils voudront, qu'ils disent ce qu'ils voudront. Nous sommes maîtres de nous, et enfin nous allons pouvoir nous aimer à notre aise, vivre comme bon nous semblera!

Fernande était reprise par Campagnol. Il l'enveloppait tout entière de ses paroles ardentes. Il l'avait reconquise...... Elle se pliait de nouveau sous sa volonté, sous son regard, oubliant qu'hier encore elle lui préférait Paul Aubert.

Le souvenir du jeune homme était loin maintenant!

Fernande oubliait tout, d'ailleurs, tout!

Elle se pâmait sous la caresse amoureuse de Campagnol.

Ils allèrent au jardin.

—Allons voir l'enclos où pour la première fois je t'ai rencontrée, dit Campagnol. Le premier soir, tu t'en souviens? Tu étais peu rassurée, et moi je me cachais le long de la rivière comme un maraudeur de nuit.

Ces paroles rappelèrent à Fernande le souvenir des premiers assouvissements de ses désirs; elle leva sur Julien un regard reconnaissant.

Soudain, comme ils arrivaient au fond du jardin, ils virent un homme sauter du mur et apparaître devant eux.

C'était Gispalou.

Le braconnier recula stupéfait en voyant Campagnol, et comme Fernande, effrayée, se serrait contre son amant, il comprit et poussa un cri rauque de colère, de fureur et de jalousie.

—N'aie pas peur, dit Campagnol à sa maîtresse; n'aie pas peur!

Et s'adressant à Gispalou:

—Que viens-tu faire ici? lui demanda-t-il.

Le braconnier regardait Fernande; ses yeux étaient comme injectés de sang; un tremblement, dont tout son corps était agité, faisait remuer nerveusement ses lèvres.

—Je viens chercher mon dû! dit-il.

—En passant pardessus les murs comme un voleur?

—Je passe par où je veux. Cela ne te regarde pas, toi! C'est à elle que j'ai affaire.

—Eh bien! mon cadet, c'est moi qu'elle charge de te répondre. Elle n'a pas le temps de s'occuper de toi. Tu vas nous faire le plaisir de reprendre tout de suite le chemin par lequel tu es venu et de filer sans te retourner. On ne tient pas à voir ta tête!

Mais Gispalou ne quittait pas Fernande du regard et marchait sur elle, murmurant, les dents serrées:

—Elle m'a promis! elle m'a promis!

Il tendait les bras pour la toucher, mais Campagnol, d'un coup de poing sec, abattit ses bras, et, se plaçant au-devant de Fernande pour la protéger, il arrêta Gispalou, lui fermant les mains et, comme prêt à s'élancer, s'arc-bouta, furieux, sur ses jarrets solides.

—Je la veux! s'écria le braconnier.

—Mais tu ne t'es donc pas regardé, espèce de chat-huant?

—Oh! gronda Gispalou, je te vois bien, maintenant: vous vous êtes moqués de moi, et c'est toi qui es l'amant de Fernande!

Alors, la tête en avant, il se précipita comme un bélier sur Campagnol.

Mais ce dernier était sur ses gardes.

D'une main nerveuse, il saisit son agresseur au cou et lui releva la tête; puis, il le prit dans ses bras vigoureux et, lui faisant plier ses reins, il le jeta violemment à terre.

Tout de suite, il lui mit le pied sur la poitrine et le tint là, étendu, impuissant, écumant de rage.

Et véritablement, en cet instant, il était superbe, Campagnol dans son attitude victorieuse.

—Ne fais pas la bête, dit-il alors avec une voix sourde qui trahissait la colère maîtrisée et la résolution froide, ne fais pas la bête. Tu ne veux pas, pardessus le marché, que je t'aille dénoncer comme voleur de fusil et faux témoin, n'est ce pas? eh bien! sois sage, alors!

Gispalou haletait:

—C'est elle qui a tout voulu!.... C'est elle qui m'a excité, qui m'avait tout promis!

Fernande, le voyant maintenant réduit à l'impuissance, s'écria:

—Veux-tu te taire, menteur! Est-ce que j'ai jamais eu affaire avec un monstre comme toi!

Mais le braconnier se révoltait: il faisait des contorsions et des efforts pour se débarrasser de ce pied solide comme une masse de fer qui pesait sur sa poitrine; il le tenait dans ses mains, voulant enfoncer ses ongles dans la peau de Campagnol, essayant de le mordre.

Alors, Campagnol dit à Fernande:

—Ouvre donc la petite porte!

Fernande obéit, et Campagnol ramassa le braconnier vaincu, le souleva de ses deux bras herculéens, le balança dans l'air comme un paquet et, par la porte ouverte, le jeta dans la rivière.

On entendit un violent cri de rage, puis le bruit du corps tombant dans l'eau.

Fernande referma la porte aussitôt.

Pardessus le mur, alors, ils regardèrent.

Etourdi, Gispalou s'était relevé à la hâte et avait couru à l'autre rive, tout mouillé, et se secouant comme un chien qui bondit de la rivière.

Quand il regarda du côté du jardin et qu'il vit les figures narquoises de Campagnol et de Fernande, il fit un mouvement comme pour se précipiter sur eux; puis, il s'arrêta, conscient de sa défaite.

Mais il avait sur la figure une expression de haine sauvage.

Il tendit vers eux ses poings fermés.

—Bandits! hurla-t-il, bandits, je me vengerai!

—Oui, oui, va! ricana Campagnol, crie bien fort!.... c'est tout ce que tu sauras!

—Nous nous retrouverons!

—Contente toi de cette correction, je te le conseille, ou je t'en réserve une autre dont tu garderas le souvenir, reprit tranquillement Campagnol; en tout cas, voici un bon conseil, mets ta langue au chaud si tu ne veux pas qu'on t'envoie les gendarmes.

Sur ces mots, Julien et Fernande disparurent dans le jardin pour rentrer à la maison.

Au moment où ils arrivaient près de la porte, ils perçurent comme un sifflement au-dessus de leurs têtes, et une pierre vint frapper la porte et rebondir.

Campagnol se retourna furieux, mais Gispalou, qui avait lancé d'une main violente ce caillou du ruisseau, fuyait en courant du côté de la route.

—Allons! dit Julien, calmé, il se tiendra tranquille!

Fernande voulut qu'il restât pour dîner avec elle. Elle se moquait bien maintenant de l'opinion des gens! Elle ne demandait au contraire qu'à les braver. Elle avait payé assez cher son plaisir et sa liberté, et elle avait l'intention aujourd'hui d'en user à sa guise, toute disposée à envoyer promener ceux que cela pourrait chiffonner.

Non, elle ne pensait plus à Aubert; non, elle ne pensait plus à Paul! Elle était toute à Campagnol, elle l'admirait encore plus depuis la scène de tout à l'heure, où il avait déployé son courage tranquille et la force de ses muscles.

Elle le regardait avec des yeux étonnés, disant:

—Tu es fort!.... Comme tu es vigoureux!.... que tu es beau!

Lui, s'était assis devant la table, où le dîner était servi, et remplissait son verre du meilleur vin de la cave de Jean-François Aubert.

La servante, ébahie, regardait ces intrus qui prenaient la place de ses maîtres. Certes, elle connaissait Campagnol; parfois elle l'avait vu rôder autour de la maison; un jour même elle avait cru surprendre Fernande en sa compagnie; mais pouvait-elle imaginer qu'il entrerait jamais dans la maison, qu'il s'y installerait comme chez lui, et que Mme Aubert semblerait satisfaite de l'y voir?

Que se passait-il donc?

Tant d'événements troublaient la faible intelligence de la servante, qu'elle ne songeait même pas à dissimuler sa stupeur!

—Laisse-nous maintenant, lui dit Fernande, quand le premier plat fut mis sur la table; quand j'aurai besoin de toi, je t'appellerai.

—Eh quoi! il dîne ici, murmura la servante en s'éloignant....Ah! pour sûr, c'est la fin du monde!....Un vagabond, un homme que tout le pays montre au doigt assis à la place de M. Jean-François Aubert, à côté de celle de son fils!....

Quand elle se fut éloignée, Fernande s'écria:

—Je suis libre et riche. Il n'est plus nécessaire de nous cacher. Nous ne nous quitterons plus.

Campagnol la regardait de son long regard tendre et vainqueur, et en lui caressant la main il dit simplement:

—Tu veux?

—Oh! oui, restons ensemble, toujours!

—Bien, s'écria Campagnol, mais abandonnons ce pays, où il n'y a rien à faire avec des gens qui nous détestent. Nous enlevons l'argent et nous gardons les titres pour les vendre plus tard; nous ne leur laissons sous le séquestre que la maison et les terres, après avoir, bien entendu, exercé, la reprise à laquelle te donne droit la reconnaissance dotale que t'a fait Aubert; et puis, nous partons pour Paris. C'est là ma place, c'est là que je veux et que je peux devenir quelqu'un!

Et, emporté par son imagination que le vin avait chauffée, il se leva et s'écria avec un geste hardi:

—Oui, à Paris!.... ce n'est que dans cette forêt-là que des fauves comme moi peuvent grandir!

—A Paris!.... répétait Fernande, les yeux perdus dans un rêve.... à Paris!

—Je te ferai une vie, continuait Campagnol, comme jamais tu n'aurais osé la concevoir dans tes plus brillantes espérances. Confie-toi à moi. Donne-toi tout entière.

—Je suis toute entière à toi! répondit Fernande; je ferai ce que tu voudras.

—Fernande!

—Julien!

Les heures avaient passé vite, et minuit sonnait quand les deux amants, sans nul remords de leur passé de honte et de crime, avides de toutes les jouissances, unissaient ainsi bien plutôt leurs âpres convoitises que leurs cœurs.

—Minuit! dit Campagnol; je pars.